



I place Attane F – 87500 Saint-Yrieix-la-Perche
www.cdla.info I info@cdla.info
tél. + 33 (0) 5 55 75 70 30 I fax + 33 (0) 5 55 75 70 31

Du travail¹ de Lefevre Jean Claude, qu'il qualifie de « travail de l'art au travail », je ne connais que trop peu de choses ; œuvre multiple - singulièrement et très justement « éparpillée » - élaborée par l'artiste depuis le milieu des années 1970.

J'étais familier, depuis l'exposition [re]exposer à la galerie du caue de la Haute-Vienne à Limoges en 2004, des travaux qu'il a fait paraître - mis en circulation - dès 1977, sous le titre générique d'« inserts ». Travaux glissés, mis dans les pages de diverses publications : revues, catalogues d'expositions, affiches des vernissages « Paris-Beaubourg »... Maintenant, il placarde.

Au mur, chacune des quinze planches de « [ljc notations] le travail de l'art au travail... [cdla in musée royal de mariemont, belgique, janvier 2007] » est autant un objet à voir qu'à lire [ljc]².

Objets à voir. Les plus récentes publications-envois (dont j'ai eu connaissance), adressées par Lefevre Jean Claude (formats modestes³ aisés à glisser dans une enveloppe), sont typographiées - mises en pages, de façon remarquable : « La vitrine latérale [décrochage] Mardi 12 juillet 2005 [18h30] », Les Tableaux parisiens Les achevés de rédaction Prospectus I », « [super heros] - LJC Archive diffusion confidentielle avril 2006 » et surtout les deux feuilles format a3 de « avant-projet [re] ljc notations [05] » qui pourraient être l'amorce du travail montré à Mariemont.

Les quinze [+1] planches (de si grandes pages et non des affiches) donnent à voir deux colonnes de texte - massifs blocs noirs-gris - ponctuées de carrés noirs qui marquent les articulations de l'écriture, de la pensée, ou parfois - j'ose le mot - de la rêverie. Deux colonnes encadrées par le blanc d'étroites marges, rarement scindées par le blanc d'un saut de paragraphe. On remarque le scintillement que produisent les espaces blancs entre les mots (pas ou si peu d'interlignes). On oublie vite le quadrillage, imprimé en gris pâle, qui apparaît en arrière-fond⁴.

Cette mise en page sévère pourrait rappeler celle de l'affichage des textes officiels⁵ ou plus justement celle des « épreuves »⁶ dites en « placard »⁷. Typographie compacte, il faut qu'elle « tienne le mur »⁸.

L'ample format des planches (106 x 150 cm) introduit physiquement un face à face avec le lecteur⁹ et le texte ainsi donné à voir force à la lecture.

Objets à lire. Composées à partir des carnets de notes que Lefevre Jean Claude tient presque au jour le jour¹⁰, les [ljc notations] forment un long récit¹¹ (relation écrite - ou orale, dans le temps des lectures expositions). Ce pourrait être une chronique : ensemble de faits rapportés dans leur succession. Dans ces notations, par bribes, Lefevre Jean Claude rapporte, raconte et communique ce qu'il perçoit du monde. Le sien - son monde - et le monde de l'art. Deux mondes entremêlés, parfois intriqués (moments du quotidien, domestiques, et moments d'art écrit-il). Du monde de l'art il prend la mesure, le toise. Il va « sur le motif ». Il arpente.

Lors de ses lectures expositions (quasi seize composées à ce jour), il s'oblige à la lecture de ses textes, à voix haute, face à un auditoire. Face à ces planches, le lecteur est, en quelque sorte, obligé de lire. En nous contraignant ainsi, je dirais - familièrement - que Lefevre Jean Claude nous affranchit.

En outre, il nous entraîne¹² à éprouver le « travail de lecture » comme égal du « travail d'écriture ». Écriture et lecture doivent tenir ensemble.

On sait que publier c'est faire connaître au public par la parole ou par des écrits. Au moyen des quinze planches de « [ljc notations] le travail de l'art au travail... [cdla in musée royal de mariemont, belgique, janvier 2007] » Lefevre Jean Claude fait paraître, plus ouvertement que dans le repliement du livre ou de la revue (et plus encore que dans l'envoi postal à diffusion confidentielle, tel qu'il l'a pratiqué).

Publier pourrait être une manière assez leste de porter à la connaissance de tous (afficher). A l'opposé, Lefevre Jean Claude note et annonce que : Publier c'est mettre à l'abri de soi [ljc].

Les quinze planches « [ljc notations] le travail de l'art au travail... [cdla in musée royal de mariemont, belgique, janvier 2007] », imprimées dans le présent ouvrage ne sont pas la reproduction - à un format réduit - de l'œuvre « murale »¹³. Ce sont des copies, mais pas des doubles.

Il arrive à Lefevre Jean Claude de communiquer à telle ou telle personne la copie d'un travail en cours. De même, par sa contribution à ce catalogue il fait « tenir copie ».

Les nombreuses variations, ou reprises (formelles, écrites ou orales) des [ljc notations] constituent des états - ni premiers, ni derniers - d'une œuvre¹⁴, variantes d'un unique projet, le sien, non communicable dans son utopique unicité. Par son travail - son écriture même, Lefevre Jean Claude dissout la notion d'original¹⁵.

1. « Quand on travaille, on est forcément dans une solitude absolue. On ne peut pas faire école, ni faire partie d'une école. Il n'y a de travail que noir, et clandestin. Seulement c'est une solitude extrêmement peuplée. Non pas peuplée de rêves, de fantasmes ni de projets, mais de rencontres. Une rencontre, c'est peut-être la même chose qu'un devenir ou des noces. C'est du fond de cette solitude qu'on peut faire n'importe quelle rencontre. On rencontre des gens (et parfois sans les connaître ni les avoir jamais vus), mais aussi bien des mouvements, des idées, des événements, des entités. [...] ». (Gilles Deleuze, Claire Parnet « Dialogues », Flammarion, coll. Champs, Paris, 1996.

2. Lefevre Jean Claude à propos d'un envoi à l'afaa concernant son projet de résidence à la villa Kujoyama. Les citations en italiques signalées [ljc] sont tirées de « [ljc notations] le travail de l'art au travail... [cdla in musée royal de mariemont, belgique, janvier 2007] ». (Dans ses notations, Lefevre Jean Claude aime à pointer d'une part ce qui relève du lapsus et, d'autre part ce qu'il est convenu de nommer un « concours de circonstances ». Pour peu que l'on y soit enclin déjà, la fréquentation de ses écrits nous entraîne à porter attention à ces marques de frappantes correspondances : le vendredi 17 novembre, veille de la journée d'étude consacrée au travail de l'artiste à l'inha, dans l'exposition *Joseph Kosuth. « du phénomène de la bibliothèque »* à la galerie Almine Rech, cette citation de Paul Ricœur qui me « saute aux yeux » : *Le texte donne à voir, et quand il ne donne pas à voir il donne à lire.*)

3. Au sens de « discret ».

4. En arrière-fond ?, pas sér. Comme l'ombre d'une armature. Texte et quadrillage s'appuient *discrètement* l'un sur l'autre.

5. A part celles réservées à la publicité des textes officiels, la loi française interdit de diffuser dans l'espace public des affiches composées uniquement de texte imprimé en noir sur papier blanc.

6. Mathieu Bénézet écrit : *Ce papier épuisant...* (« Ce n'est pas à moi, je ne sais pas, édition revue et augmentée », sixtus/éditions, Limoges, 1991).

7. Dans le métier de typographe, ces premières épreuves, avant une mise en forme plus complexe, servent à apprécier l'« encombrement » d'un texte dans la page.

8. Un des beaux mots du vocabulaire de la typographie est le mot « œil ». On parle d'un caractère « gros œil » ou « petit œil », et l'on peut dire d'un texte qu'il « fait trop d'œil ». Les planches que Lefevre Jean Claude expose (exhibe) ne sont pas aguicheuses (faire de l'œil pour plaire), au contraire : rien ne dépasse. De cligner (de l'œil) à clignoter il n'y a qu'un pas (deux entrées dans le dictionnaire). On sait combien aujourd'hui - et pas seulement en art - il faut user du clignotement, et l'on sait aussi que ce qui veut ainsi se faire remarquer, n'est pas forcément remarquable.

9. A la différence des travaux montrés à Tanlay au Centre d'art de l'Yonne en 2004 et à la galerie Interface à Dijon en 2005 - dans lesquels le texte était inscrit *sur* le mur - « [ljc notations] le travail de l'art au travail... [cdla in musée royal de mariemont, belgique, janvier 2007] » est chose imprimée (printed matter). Au mur, les planches s'insèrent dans un autre volume que celui du livre ou de la revue.

10. Souvent, Lefevre Jean Claude observe qu'il est empêché dans ce travail. Des manques ressentis comme des manquements ?

11. *Récitatif* : qui relate quelque chose.

12. Chacun saisira combien il peut être « pris » par (dans?) la lecture de ces planches (tout comme, généralement, on peut l'être par l'œuvre écrite de Lefevre Jean Claude). Relire - vite - ces planches, retrouver - d'un coup d'œil - telle phrase ou tel passage, est chose plus ardue, plus hasardeuse. Cette étrange mémoire visuelle qui, ordinairement, dans la page d'un livre nous aide à fixer telle phrase ou tel passage (je me souviens, c'était à la fin d'une page de gauche) est ici inopérante. Je l'ai lu mais je ne l'ai pas « vu » - et c'est, aussi, en cela que les planches de « [ljc notations] le travail de l'art au travail... [cdla in musée royal de mariemont, belgique, janvier 2007] » sont des *objets à lire*. Pour nous y retrouver, il nous faut reprendre la lecture *da capo*. Lire et [re]lire, comme écrire et - à nouveau - écrire (comme [re]exposer).

13. Et, feuilles pliées, elles semblent « insérées », glissées dans la publication.

14. Par sa fréquentation, longtemps professionnelle, des répétitions d'orchestre, d'opéras ou de ballets, Lefevre Jean Claude connaît *par cœur* ces deux mots lancinants qui sont comme une invective : « on reprend ».

15. Les carnets de notes que tient Lefevre Jean Claude sont le socle des [ljc] *notations* : une forme d'édition « princeps » jamais divulguée.